

AVANT-PROPOS

Nous nous sommes efforcé, dans toutes nos traductions que voici, de respecter autant que possible les facteurs essentiels du texte original : la forme métrique et prosodique, le rythme, l'ambiance musicale et émotive. La traduction ou transposition poétique, c'est la création d'un nouveau poème par la collaboration de deux poètes et de deux langage; Milosz l'appelait « un miracle d'amour ».

Évidemment le traducteur ne peut pas dire dans sa langue tout ce que l'auteur a exprimé dans la sienne. Par contre, il peut et doit dire tout ce que l'auteur *aurait dit* s'il s'était servi du langage du traducteur.

La traduction en prose d'un poème en vers est une trahison, même et surtout lorsqu'elle est *littérale* en ce qui concerne les pensées et les images du texte original. Les pensées et les images énoncées en vers sont adultérées quand on les met dans le cadre, tout différent, de la prose. Le *vers* est un langage *universel*. Les lois qui le gouvernent sont communes à toutes les langues. Nous parlons, bien entendu, du vers *tangible* (Mallarmé). La prose constitue, à son tour, un langage *universel*. Entre ces deux langages la différence est plus grande encore qu'entre deux langues nationales quelles qu'elles soient. Transposer donc des vers espagnols, par exemple, en prose française, c'est faire deux transpositions : la première, d'une langue nationale dans une autre langue nationale; la seconde, la plus dangereuse, du langage poétique (vers) universel dans celui, universel aussi, de la *prose*. Baudelaire nous offre un exemple frappant de cette vérité dans sa transposition de « La Chevelure ». Ce poème, intitulé « Un Hémisphère dans une Chevelure », fut, on le sait, transposé en vers par Baudelaire comme quelques autres fragments de ses *Petits Poèmes en Prose*. Remarquons que Baudelaire n'a pas dit en vers tout ce qu'il avait dit en prose, mais qu'il y a dit tout ce qu'il *aurait dit* s'il avait écrit directement en vers. C'est le principe fondamental de la transposition poétique. (Et ici il s'agit de textes qui appartiennent à une même et seule langue nationale.) Cela semble confirmer catégoriquement la profonde différence qui existe entre le langage *vers* et le langage *prose*. On pourrait ajouter, au risque de paraître paradoxal, que, dans les transpositions en vers la fidélité *poétique* est plus facile à obtenir quand il s'agit de deux langues nationales différentes que lorsqu'il est question d'une seule et même langue nationale.

D'autre part, il existe un facteur de grande importance. C'est la connaissance *parfaite* par le traducteur de la langue où il traduit le texte original et la connaissance de la langue de l'auteur qu'il traduit.

Un des plus féconds traducteurs américains (et le meilleur), Samuel Putnam, mort à l'âge de cinquante-sept ans, comme il travaillait à une édition de la traduction des *Contes de Marguerite de Navarre*, disait volontiers ceci : « Il n'est pas nécessaire pour le traducteur de connaître *parfaitement* la langue de l'auteur qu'il traduit, mais il doit ne rien ignorer de la langue dans laquelle il le traduit. »

Je vais plus loin en affirmant que la connaissance parfaite de la langue de l'auteur qu'on traduit est très dangereuse. Ainsi, par exemple, le traducteur français d'un texte espagnol qui connaît parfaitement la langue qu'il traduit risque d'espagnoliser, si on peut dire, la traduction française.

Samuel Putnam croit pouvoir prouver ce risque en déclarant que quand il n'était pas sûr d'une traduction à laquelle il tenait, il demandait à l'un de ses collaborateurs de la traduire dans la langue originale. Et il comparait cette version au texte primitif. « Rien de tel, assurait-il, pour saisir le point faible d'une traduction. »

Mais pour moi le risque le plus important, c'est de tomber dans la traduction littérale. Pour l'éviter, il faut capter l'ambiance émotive et musicale du texte original dont elle est l'âme, au lieu de se soumettre à une fidélité exagérée envers les pensées et les images.

Source : *Traductions poétiques*, Paris, Éditions Bernard Grasset, 1961, p. 6-9.